

# Adieu monde cruel

Nom : DIA

Prénom : DAOUDA

## ADIEU MONDE CRUEL

### 1.

R... N...

« J'étais jeune, belle et par-dessus tout naïve. Traits de caractère qui me valurent tous les malheurs du monde.

A douze ans, j'ai eu à subir des sévices sexuels de la part de mon maître d'école. A chaque fois que je passais à côté d'un exercice et qu'il en avait envie, il me retenait en classe après la descente pour profiter pleinement de moi.

J'ai beaucoup de peine à saisir ce qui avait lié ma langue à l'époque. Les sucreries dont il me gavait après chaque rapport l'ont pleinement aidé à acheter mon silence. Cependant, je réaliserai plus tard que c'était du au fait que son austère personne m'intimidait fortement.

Quelques années plus tard, un cousin me fit une demande en mariage – avec une enveloppe pleine de sous à l'appui et plusieurs kilos de noix de colas. Du moment que je n'avais aucunement à décider de mon sort, l'union fut scellée sans mon assentiment. Là d'où je viens, les femmes n'ont pas leur mot à dire. Elles se contentent tout bonnement d'obéir. A six ans, mes parents m'avaient fait exciser (sans que je comprenne grand-chose à ce qui m'arrivait)

## ADIEU MONDE CRUEL

contre ma volonté, tout comme ils venaient d'accorder ma main.

Les temps étaient durs et une femme au foyer était plus utile à leurs yeux qu'une fille à l'école. Envoyer une fille à l'école dans ces localités coûtait aux parents les yeux de la tête ; bien que l'école publique était gratuite, les fournitures scolaires ne l'étaient pas pour autant.

Le mariage se solda finalement par un échec. Puis, l'union fut rompue sans conditions.

Trop âgée pour retourner à l'école, je pris le chemin de la capitale pour y chercher du boulot avec un seul diplôme en poche – le plus élémentaire qui soit.

Cependant, après avoir fait part de ces sévices à une amie, celle-ci m'avait conseillé d'en découdre avec lui en justice. Ce que je fis dans la mesure où je n'avais aucune peine à le retrouver même s'il avait quitté les salles de classe. Je le fis en partie afin de m'alléger d'un lourd fardeau, qui, au fil des ans devenait de plus en plus accablant. Mais, la majeure partie des personnes présentes au procès étaient persuadées que je le faisais pour le profit, loin de deviner que l'accusé m'avait proposé une solution à l'amiable. L'affaire opposant le ministre de ... (je tairai sa charge ministérielle étant donné qu'il fait toujours partie du gouvernement et que jamais vous n'oseriez publier son nom) à R... N... allait se conclure par un non-lieu.

Le seul témoin recevable (qui l'avait surpris un jour en pleins ébats) était trop obnubilé

## ADIEU MONDE CRUEL

par son fauteuil de ministre pour témoigner en ma faveur.

Je n'avais aucune preuve, seulement une culotte comme pièce à conviction (cependant,

Le ministère public avait argué du fait qu'il n'était pas assez riche pour se payer une analyse ADN).

Pourtant, à chaque fois qu'un honorable hôte de Son Excellence – j'entends par là monsieur le Président de la République – se pointait à l'aéroport, ce même Etat à deux faces débloquait une somme faramineuse, rien que pour organiser un comité d'accueil. Celui-ci consistait à financer les ténors du parti au pouvoir afin qu'ils mobilisent leurs partisans qui étaient appelés à former une marée humaine à partir de l'aéroport jusqu'au palais présidentiel. D'autre part, Son Excellence y avait recours quand, de retour d'un quelconque voyage de l'étranger, voyant sa cote de popularité fortement chuter, il faisait appel à ses militants pour un accueil chaleureux.

Pour m'inciter à repousser loin de moi toute idée de faire appel, je fus sauvagement agressée.

L'enquête, à peine entamée, demeura sans suite ; au grand dam des organismes de défense des droits des femmes.

Par la suite, je perdis mon boulot de secrétaire, ainsi que toute chance d'en décrocher un autre, aussi longtemps que son parti politique serait au pouvoir.

## ADIEU MONDE CRUEL

Bref, je ne vais pas m'appesantir dessus étant donné que vous en avez eu vent.

Le procureur de la République prit en charge tous les frais d'hospitalisation. Avant de me proposer de travailler chez lui comme ménagère.

Pendant que j'étais en convalescence, ce dernier me fit des avances. Du moment que je lui étais tout à fait redevable, je m'engageai dans cette relation, convaincue pleinement de son aboutissement. Je m'explique : il m'avait promis de me prendre pour seconde épouse après nous avoir acheté un appartement. Vous devinez aisément la suite. J'allai tomber enceinte.

Quand je lui en fis part, il nia catégoriquement toute implication, puis me demanda de sortir de sa vie pour toujours étant donné que je l'avais trompé. Pour couronner le tout, je reçus des appels m'intimidant à quitter la ville pour éviter de porter atteinte à la stabilité du couple qui battait de l'aile déjà.

Le scandale était sur le point d'éclater, lorsque je pris ma décision pour de bon... »

— Et vous pensez avoir pris la bonne ...

« Je ne peux quand même pas retourner au village. Sachez qu'auprès des miens, concevoir un enfant hors mariage est le pire affront qu'on puisse lancer à leur face. Ce monde-ci est un monde de brute et je ne veux surtout pas que mon fils y voie le jour. Rendez-vous dans un monde meilleur.»

2.

Le prochain qui accepta de se livrer à moi était une véritable loque. Ou il était accablé par le poids de ses soucis, ou il était en proie à une maladie de longue date qui commençait visiblement à le ronger. Sa cause était perdue d'avance : frêle qu'il était, jamais il ne finira l'aventure.

A... N...

« J'avais tout pour être heureux.

Mais, par un fâcheux incident, j'allai mettre mon existence en péril, ainsi que celle de plusieurs autres personnes.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, j'étais à la tête d'un cabinet ministériel du gouvernement en place.

Lors d'une campagne de sensibilisation portant sur le don de sang, afin d'inviter nos concitoyens à suivre le bon exemple, chaque membre du cabinet en déplacement consentit à

## ADIEU MONDE CRUEL

faire un don. Ce geste, aussi anodin qu'il était, allait faire tomber le ministère entier.

Un lundi comme les autres, le cabinet n'eut d'œil que pour quelqu'un.

Distrait que j'étais, je ne m'aperçus de rien, jusqu'à ce que la rumeur me parvienne. Je ne sais plus de qui je le tenais (car une rumeur est faite pour être anonyme), mais elle avançait que l'un des membres du cabinet était séropositif.

Pour lui, ce fut instantanément la disgrâce. Les comportements changèrent, les relations furent aussitôt reconsidérées pour devenir froides, distantes pour ne pas dire inamicales.

Pour finir, il avait été limogé par le ministre. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que le contrat le lui permettait, mais cependant, je pourrai avancer avec certitude qu'il avait été éjecté de son siège, tout simplement parce qu'il n'était le protégé de personne parmi les membres haut placés du gouvernement.

Quelques mois après ces faits, le type en question était cloué sur un lit d'hôpital, suite au paludisme. Avec la nausée et les vomissements récurrents qui s'ensuivent, il fut finalement traité sous perfusion. Or, il devint tellement faible que cela entraîna finalement une anémie.

Il lui fallait de toute urgence une transfusion sanguine. Néanmoins, suite à un choc transfusionnel, son sang fut à nouveau analysé.

Apparemment, les laborantins du Centre National de Transfusion Sanguine avaient dû

## ADIEU MONDE CRUEL

commettre une erreur.

Pour plus de précautions donc, la clinique où il se trouvait interné procéda à une analyse plus poussée. A la surprise générale, le malade souffrait tout simplement du paludisme et son système immunitaire n'était nullement déficient – tout comme nous le pensions.

Cependant, s'il était séronégatif, qui était séropositif au sein du cabinet ?

Huit personnes seulement étaient concernées.

Après moult excuses, le centre délégua quelques uns de ses agents pour qu'ils procèdent à un nouveau dépistage. Apparemment, l'étiquette sur laquelle avait été inscrit le nom du séropositif avait été apposée sur une poche de sang non contaminé.

Les jours qui suivirent furent tout simplement tendus. Personne ne faisait confiance à personne, alors que chacun était persuadé de ne pas être la bonne personne.

Nous étions loin d'agir en intellectuels. Vous entamiez au goulot une bouteille d'eau et vous serez le seul à y boire, contrairement à l'usage. Amenez votre repas au bureau et vous ne trouverez personne avec qui le partager.

Au sein des ménages, le discours était le même : non à toute relation charnelle jusqu'à nouvel ordre, de même que tout échange de fluide. Vous aviez beau prendre vos précautions que vous vous heurtiez à un nict catégorique de la part de votre conjoint.

## ADIEU MONDE CRUEL

En un mot, il fallait se priver de tout plaisir charnel jusqu'à ce que notre sort soit statué. Une tête allait tomber, et un divorce s'ensuivrait si l'épouse n'était pas indulgente. Devinez alors l'étendue du désastre, s'il s'avère que cette personne mène une vie sexuelle intense. Car ce serait moins grave s'il était resté fidèle à son conjoint. Mais malheureusement, tel n'était pas le cas (je peux vous le garantir.)

Un lundi comme les autres – qui n'était pas sans rappeler celui où la fameuse rumeur fut véhiculée – je sentis à chaque déplacement que je faisais des regards qui me suivaient inlassablement ; des regards qui étaient reportés ailleurs à chaque fois que je faisais volte-face.

Il n'y eut point de délibérations. Je fus tout simplement convoqué par le médecin pour être mis au courant.

J'étais le séropositif, mais néanmoins je n'étais pas le coupable.

Le centre préleva alors des échantillons sur les personnes les plus exposées : mes quatre femmes et mes innombrables gosses.

Au cours de l'entretien, je lui affirmai de manière catégorique qu'il y avait lieu de remettre leur fidélité en cause ; tout comme la mienne. Pour plus de précautions, il exigea de moi que j'adjoigne mes épouses et maîtresses à se soumettre également au test.

## ADIEU MONDE CRUEL

Peu de temps après cela, la sentence tombait. Nous étions tous condamnés. Les résultats s'avérèrent positifs pour toutes les personnes concernées, excepté pour mes fils aînés.

Mes épouses obtinrent sans peine le divorce, ainsi que la garde de leurs enfants. Je perdis de même la plupart de mes biens, étant donné que le contrat de mariage n'était pas sans me léser en cas de divorce.

Après avoir subi l'exclusion de toutes parts, un beau jour, je claquai la porte pour de bon.

Jusqu'au moment où je vous parle, ma grande famille ne m'a pas encore pardonné. Car, mes escapades m'ont valu de choper la maladie ailleurs pour l'amener à l'intérieur de mon foyer.

J'étais pointé du doigt. Mais qu'en est-il de mes épouses ?

N'ayant personne sur qui compter, tout aussi bien que je ne vois personne pour qui je compte véritablement, j'ai décidé de mettre les voiles.

Au moment où je vous parle donc, ma famille est à la rue. Car les huissiers engagés par le Crédit Mutuel, se chargent d'hypothéquer ma maison ainsi que la totalité des biens qu'elle renferme – ce qui est loin de couvrir toutes mes dettes. La prochaine étape sera forcément la saisie de ma personne.

Ne pouvant supporter un tel déshonneur, je me suis résigné à disparaître à jamais de la circulation.»

3.

M...D...

« Le fait de perdre ma mère m'avait ouvert une perspective d'avenir juste au moment opportun.

Au moment où une violente averse m'avait retenu aux mines, la foudre lui est tombée sur la tête.

Comme la localité ne compte aucun homme politique influent parmi ses fils, personne n'a jugé nécessaire d'y installer un paratonnerre.

La vie ne lui avait pas fait cadeau ; la mort non plus. Puisse-t-elle reposer en paix pour toujours. »

— Amen. Lui dis-je.

« Je suis originaire de la Guinée. En fait, il ne s'agit pas de ma véritable mère. Elle m'avait ramassé dans un coin de rue, abandonné, somnolant à l'intérieur d'un panier de ménagère.

Comme aurait fait toute femme au monde, elle m'a logé et nourri pendant toutes ces années.

## ADIEU MONDE CRUEL

La mort par la foudre était la version officielle. Mais après sa mort, courut une rumeur d'un autre genre : des parents mécontents ont profité de la pluie battante pour s'introduire chez elle et la brûler vive ; soupçonnée qu'elle était de sorcellerie. Je veux dire par là que ceux-ci l'avaient accusée d'avoir mangé leur progéniture. Ils en étaient pleinement persuadés, du fait que son profil correspondait parfaitement à celui des mangeurs d'hommes : elle vivait seule, n'avait pas d'enfant, et avait une connaissance parfaite des vertus thérapeutiques des plantes. Ce qui explique le fait que durant toute mon enfance, personne n'a voulu de moi comme ami, encore moins comme compagnon de jeux.

Après sa mort, j'étais aussi pointé du doigt, étant donné qu'elle m'avait allaité – seule voie de transmission du mal. Privé de défenseur, et désireux de changer d'air, je pris la route du nord pour y rejoindre la rébellion comme enfant soldat.

Lorsque les conflits s'amenuisèrent et que la réconciliation se fit imminente avec des négociations de paix à n'en plus finir, nous fûmes contraints de piller les populations ; car il fallait bien vivre, privés que nous étions de butin. Il n'y avait plus de cadavre à détrousser, plus de prime à empocher pour le meurtre d'un officier. Nous ne nous battions aucunement pour une idéologie. Le séparatisme n'était pas notre cause, tout comme ce pays n'était pas le nôtre. Du moment qu'il n'y avait aucune guerre civile à des milliers de kilomètres à ronde, les

## ADIEU MONDE CRUEL

mercenaires que nous étions se retrouvèrent bien vite désœuvrés.

Or, pendant la reconstruction, alors que la zone était infestée de soldats venus sécuriser le périmètre, il n'y avait qu'une seule alternative pour nous : rejoindre la capitale.

Quand je dis nous, j'entends par là toutes les persona non grata (récidivistes, bagnards évadés, criminels en fuite...), bref ceux qui ne savent rien faire de leurs mains, à part commettre des méfaits. Quand à moi, un petit lopin de terre m'aurait suffi pour reprendre le cours normal de la vie ; mais c'était sans compter sur le fait que j'étais devenu un paria, sur la base de simples allégations non fondées. Pour nous donc, toute reconversion était impossible.

Nous nous mîmes donc en route, avec en main une carte censée reproduire fidèlement les zones à hauts risques – entendez par là celles qui sont minées en plus d'être occupées par l'armée.

En cours de route, une fois hors de la zone de non droit, notre éclaireur nous fit part de la présence d'une forte équipe de déminage sur la voie sécurisée. Pour éviter toute confrontation avec les forces armées, nous nous résolûmes finalement à emprunter la route minée. C'était le contingent armé ou les mines. Le premier pouvait nous priver à la fois de la vie et de toute idée de liberté, tandis que le second nous priverait de moins que cela.

Chacun fit alors la promesse de garder le pied maintenu sur l'engin, s'il lui arrivait de tomber

## ADIEU MONDE CRUEL

dessus, le temps de laisser les autres se mettre à l'abri.

D'une démarche on ne peut plus prudente, l'esprit alerte, nous progressions à petits pas,

lorsque la troupe se rapprocha. Ironie du sort, nous hâtâmes le pas pour tomber sur une mine antipersonnelle que nous avions nous-mêmes posée auparavant.

Les soldats, alertés par la forte détonation, se rapprochèrent. Comme je marchais à gauche du type, j'eus le bras droit sectionné, pendant qu'il se trouvait sur le point de succomber.

C'est alors qu'il me fit l'honneur d'abrégé ses souffrances en me passant son arme, pour me faire ensuite signe de la main (qui lui restait) de l'abattre – inutile d'échanger des mots, nous n'allions pas nous entendre. Car sur le coup, nous eûmes tous les tympanes endommagés.

L'état des mes compagnons de route allait s'améliorer, tandis que le mien ne ferait que s'empirer.

Je l'abatis froidement, en partie pour qu'il ne nous livre pas aux militaires.

Comme nous avons laissé derrière nous des traces, il s'engagea aussitôt une course – poursuite à travers la jungle. Alerté par radio, un autre contingent se trouvait sur le point de nous intercepter, lorsque notre passeur nous prit à bord d'un van bourré de mangues. Après nous être débarrassés de notre attirail de guérilleros, le chauffeur ne fit que contourner les différents postes de contrôle disséminés partout à travers la route goudronnée. Et si jamais

## ADIEU MONDE CRUEL

nous nous faisons intercepter, nous devons nous faire passer pour des marchands de mangues.

Après avoir passé la frontière, je compris enfin pourquoi on parle de pays de la Téranga : on pouvait y entrer sans pièce d'identité.

Après avoir rejoint la capitale, nous devînmes des agresseurs, pendant que je me trouvais à la tête de la bande. Nous nous en prenions surtout aux mecs bien sapés et de préférence en bonne compagnie. Lorsque je me trouvais dans une bonne disposition d'esprit, il s'en tirait avec seulement une balafre et un bras en moins. Ceci était ma signature personnelle. C'est ainsi que l'on me surnomma « le bandit manchot.»

Un jour, un de mes acolytes, en solo, s'en est pris à une femme au volant, alors qu'elle s'était arrêtée devant un feu rouge. Il la fit sortir du véhicule, avant de prendre le volant pour aller vendre le lecteur cd et les luxueux enjoliveurs au mécanicien dealer le plus proche. Mais seulement, il ne s'était pas rendu compte qu'il se trouvait un bébé à bord.

Par la suite, notre repaire fut découvert par les flics. Nous fûmes tous embarqués, avant d'être démasqués, pour aller séjourner ensuite en prison.

Une fois là-bas, je me fis tellement d'ennemis en voulant devenir le leader de la prison que je finis par être admis à l'infirmerie, après avoir été pris à parti – étant étranger, j'avais manqué

## ADIEU MONDE CRUEL

de rester à ma place. De là, il me fallait planifier mon évasion au plus vite, étant donné que j'allai être extradé d'un moment à l'autre.

Une fois dehors, j'ai eu le bon tuyau et au bon moment et me voilà : un candidat de plus à l'aventure. »

Je vous remercie infiniment. Et bonne chance pour la suite. Lui dis-je tout en lui serrant chaleureusement la main. Je m'apprêtais à aller trouver un autre aventurier pour recueillir son témoignage, lorsqu'il me fit signe d'approcher. Je m'attendais à une sollicitation lorsqu'il me souffla à l'oreille ceci : « Pour ta gouverne, sache que tu ne quitteras ces lieux qu'une fois que nous serions partis. Je ne tiens pas à ce qu'un appel anonyme me balance à la police. »

J'acquiesçai, pour m'éloigner ensuite, pendant qu'il me suivait du coin de l'œil. Sur le vif, je réalisai que j'allais être complice par deux fois : d'abord en dissimulant une évasion parmi tant d'autres, ensuite une excursion hasardeuse en voie d'aboutir. Du coup, la recevabilité de mon scoop fut aussitôt remise en question.

J'allai publier mon article pour être à coup sûr détenu par les autorités dans le cadre de l'enquête qui allait s'ensuivre. Car depuis peu, le pouvoir en place ne badinait plus avec ces genres d'expédition. Soupçonnée de fermer les yeux sur ce qui se passe, il se devait de faire preuve d'un peu plus de bonne volonté, afin d'y remédier à jamais.

4.

Quelques jours après ces faits, un indic me signale qu'une pirogue venait de chavirer un peu plus tôt le long des côtes mauritaniennes. Je me rendis sur les lieux sans plus tarder afin de couvrir l'événement.

A Nouadhibou, je trouvai à la fois un guide qui me fit traverser le désert (en pleine tempête de sable) à dos de chameau, et un passeur pour m'introduire auprès des combattants sahraouis qui détenaient les naufragés.

Après m'avoir délesté d'une liasse de billets, quelques soldats du Sahara Occidental, enturbannés, kalachnikovs en mains, me conduisirent auprès d'eux.

Une fois sur les lieux du sinistre, je m'enquis de la situation.

Conçue pour accueillir une trentaine de pêcheurs, la pirogue (je l'avais identifiée au premier regard) avait eu à son bord plus d'une centaine de passagers en route pour l'occident. Après avoir mis le cap sur les îles Canaries, elle avait heurté un bateau de pêche qui appareillait sur les eaux territoriales mauritaniennes. Ses occupants avaient quasiment violé le protocole en se gardant de leur porter secours. A la place, ils avaient tout simplement alerté les gardes

## ADIEU MONDE CRUEL

côtes mauritaniennes par radio. Cependant, après avoir intercepté leur communication, les soldats sahraouis furent les premiers à arriver sur les lieux.

Suite au choc, l'embarcation de fortune s'était aussitôt renversée. Du coup, la plupart des

passagers trouva la mort par noyade. Ceux qui avaient survécu à la collision réussirent

cependant à la remettre sur pied, avant de reprendre la route. Comme elle prenait

incessamment de l'eau suite à une fissure, les passagers s'obstinèrent en vain à la délester de

cette charge inutile. En dépit de tous leurs efforts, elle se trouvait sur le point de couler d'un

moment à l'autre. Ils se résignèrent finalement à se détourner complètement de leur objectif,

pour se rabattre sur les côtes sahraouies.

Plus de la moitié avait perdu la vie, comme en témoigne les dépouilles qui s'échouaient à tout

moment sur le rivage et qu'on se hâtait de disposer aussitôt face à la Mecque pour la prière

mortuaire.

L'humidité à bord n'était pas sans favoriser la prolifération des microbes et bactéries, ainsi

que l'hypothermie quand la température chutait. De ce fait, la plupart tomba malade. Les

témoignages que je recueillis me firent part également de la présence du choléra à bord qui

s'était propagé à une vitesse exponentielle.

Les personnes atteintes se trouvaient en ce moment-ci en quarantaine, loin à l'écart du groupe.

## ADIEU MONDE CRUEL

Privées de toute assistance médicale, il leur restait à peine vingt quatre heures à vivre.

Les plus âgés avaient souffert surtout de la déshydratation et de la canicule. En effet, les passagers n'étaient pas à l'abri du soleil qui effectuait sa course au dessus de leurs têtes sans qu'un quelconque abri n'entrave ses rayons ardents ; la pirogue voguait à l'air libre.

Quant aux gaillards solides, ils passaient la journée à désemplir l'embarcation de l'eau de mer qu'elle prenait continuellement.

L'une des rares personnes encore lucide m'apprit que la majorité des passagers avait été en proie à des hallucinations récurrentes. Une chose que je constatai moi-même. En effet, quelques uns sortaient en trombe de leur tente, pour baragouiner dans une langue qui m'est indéchiffrable ; bien qu'étant leur concitoyen. D'autres tenaient un monologue avec un interlocuteur invisible.

Sur la plage, un peu à l'écart, se trouvait un naufragé qui serrait un autre dans ses bras. Je m'approchai pour me rendre compte que la personne qu'il étreignait avait dû trépasser un peu plus tôt – à en juger la puanteur qu'elle dégageait, ainsi que sa lividité cadavérique.

— Il s'agit de son frère. M'affirma le passager aux nerfs d'acier qui avait gardé toute sa tête.

Il est mort, alors que le frangin est persuadé du contraire. Nous avons longuement insisté pour le jeter par-dessus bord ; mais c'était sans compter sur son obstination à vouloir le garder à

ses côtés.

Je m'avançai plus près, bravant la puanteur ambiante, pour constater des ecchymoses au niveau de son cou – tellement il le serrait fort.

Avant de repartir, je lui demandai ce qu'il était advenu des trois personnes dont j'avais recueilli les témoignages avant le départ.

— Ils sont en train de contourner le territoire du Sahara Occidental, foyer de violents combats, comme le reste de la bande et doivent être en route pour l'Algérie ou le Maroc. Ils ont pour guide le capitaine et ses seconds qui comme vous le savez risquent la prison à vie. De là, ils pourront trouver un autre passeur pour les mener jusque vers les îles, ou à défaut de cela, vers l'Europe. En ce qui concerne ces captifs ici présents, leur sort est toujours indécis. Ils ne retrouveront la liberté qu'au prix d'une forte rançon versée par leur pays d'origine aux séparatistes sahraouis – argent qui contribuera ensuite à financer un conflit. S'il se gardait de le faire, ils finiront esclaves à coup sûr, ou en détention dans une prison d'état.

— Tu as l'air de tenir le coup. Dis-je à mon interlocuteur, étonné par son attitude et son calme olympiens.

— Tout simplement parce que j'en suis à ma troisième tentative. Fit-il d'un ton à la fois détaché et anodin. C'est alors qu'un coup de sifflet se fit entendre. Ameuté par ce signal, le

## ADIEU MONDE CRUEL

sinistré alla rejoindre les siens qui déjà, s'étaient jetés sur un filet de pêche. Après s'être servis à volonté, les plus forts allèrent reprendre leur place. C'est ainsi que j'entraperçus du poisson cru qu'ils se hâtaient de dévorer avec un appétit féroce. Quant aux plus faibles, ils arpentaient le rivage, en quête de crabes à se mettre sous la dent, à défaut d'un repas plus copieux.